

LA REVOLUTION ESPAGNOLE

Administration pour la France: Pour la vente au n.º: *Librairie du Travail* 17, rue de Sambre et Meuse, Paris X^e; ou: *Librairie Espagnole* 12, rue Gay Lussac, Paris V^e.
Pour les abonnements: Colette Audry 7 square de Port Royal, Paris XIII^e.
Chèque Postal n.º 1360-10.

Edition française bi-mensuelle
du Parti Ouvrier d'Unification Marxiste
d'Espagne
P. O. U. M.

Rédaction: LA REVOLUTION ESPAGNOLE (éd. fran.)
Baños Nuevos, 16, Barcelone, Espagne
Prix du numéro: France 0'50 fr.
Espagne 0'15 pt.
Abonnements: 12 numéros. 5'00 fr.

SOMMAIRE

Madrid sous la mitraille fasciste, par J. G. Gorkin. — Les caractères de la guerre en Espagne. — Le P. O. U. M. et la question agraire. — Le leader anarchiste Durruti. — Les taxis collectivisés C. N. T. — Les droits politiques pour les jeunes. — Le Bureau International des Jeunesses

Madrid sous la mitraille fasciste

par J. G. Gorkin

Sur la route de Valence à Madrid, nous croisons un grand nombre d'autocars et de voitures pleines de femmes et d'enfants. La capitale procède à l'évacuation de la population non-combattante. Cette mesure aurait dû être prise depuis longtemps, c'est-à-dire lorsqu'ont commencé les barbares bombardements aériens. J'ai pu me rendre compte que ceci est le sentiment général, et un reproche que l'on fait au Gouvernement installé à Valence.

Avant d'arriver à Tarancon, nous rencontrons plusieurs groupes de miliciens. Ils ont pris part aux derniers combats et maintenant ils vont en permission à Valence et en Catalogne. Ils vont à pied, par groupes; les autos et les camions sont réservés aux femmes, aux vieillards et aux enfants. Ils se dirigent vers Albacete, à quelques quatre-vingt kilomètres; là ils prendront le train pour Valence. Ils sont joyeux; quelques-uns vont en chantant et en sifflant.

Tarancon. Il y a plusieurs voitures arrêtées devant la pompe à essence et beaucoup de gens autour: des ouvrières, beaucoup d'entre elles avec les traces des larmes—c'est si dur de laisser le foyer abandonné derrière soi—des enfants souriants et désœuvrés, curieux et heureux du voyage; des miliciens avec une barbe de fleuve, mal soignée... Nous parlons quelques instants avec quelques-uns d'entre eux. Ils sont catalans. Ils font partie de la colonne Joaquín Maurín. Ils sont parvenus à Tarancon avec une camionnette. Ils nous communiquent de bonnes impressions du front de Madrid. Ce qui est criminel, ce qui est horrible, nous disent-ils, ce sont les bombardements aériens. On assassine en masse la population civile. On détruit et on incendie les immeubles. Les canailles!

Pour pouvoir continuer le voyage jusqu'à Madrid, nous avons besoin d'une autorisation de l'Etat-Major. Nous allons au local de l'Izquierda Republicana. Au rez-de-chaussée, dans une petite pièce, ils nous donnent l'autorisation. Et nous partons à toute vitesse pour Madrid, la capitale sur laquelle sont concentrés en ce moment les yeux du monde entier, dont le destin se joue presque à ses portes.

Madrid dans la nuit

Nous entrons à Madrid par le Pont de Vallecas, à la nuit tombante. L'entrée est impressionnante. Au lieu de la ville illuminée que j'ava's vu d'autres fois, je distingue maintenant une grande masse grise, enveloppée d'ombres, et l'obscur silhouette des immeubles... Sur les trottoirs, une multitude de silhouettes qui se meuvent, qui se croisent ou qui forment des groupes. De

temps en temps, un garde qui nous arrête, qui examine nos papiers à la lueur d'une lanterne et qui nous recommande: «Avancez lentement avec les lumières éteintes. Faites attention.» Ce que nous faisons. Notre voiture avance comme à tâtons; le chauffeur, pour s'orienter, allume de temps en temps les phares, pas plus d'une seconde; pour éviter une collision avec une autre voiture et pour ne renverser personne, il actionne continuellement le klaxon. C'est l'un des seuls bruits que l'on entend, avec celui lointain de la fusillade, le tac-tac des mitrailleuses et de temps en temps l'explosion d'un coup de canon. Ce sont les nôtres du côté de la Moncloa. Madrid lutte de nuit et de jour; à ce qu'il paraît, le tir ne s'arrête pas un seul instant.

C'est ainsi que nous arrivons à la Place de Santo Domingo—appelée aujourd'hui place de Etchebehere, en l'honneur de notre grand camarade tombé sur le front de Sigüenza—où est installé le Comité local du P. O. U. M.

Nos camarades nous informent sur la situation de Madrid. Quelques jours auparavant, ils ont connu des moments graves. La résistance héroïque des miliciens sut les vaincre. Il serait absurde d'affirmer que tout danger ait disparu. Il ne faut pas tromper les masses par un faux optimisme. Au contraire, il faut leur dire la vérité, la vérité qui est une arme de lutte. La vérité qui aide à forger la conscience héroïque du prolétariat. Les fascistes sont aux portes de Madrid, combattant pour y pénétrer et pour s'en emparer. L'aviation ennemie, envoyée par Hitler et par Mussolini, essaie de leur faciliter l'entrée, par un bombardement criminel, qui fait un grand nombre de victimes. Les fascistes n'entreront certainement pas à Madrid, mais ils la convertiront en un monceau de ruines.

Acompagnés par Baldris, chef militaire des forces du P. O. U. M. du front de Madrid, qui vient de lutter vaillamment sur le front, nous faisons un tour dans les rues. Beaucoup d'entre elles sont infranchissables. Nous avançons dans l'obscurité, à tâtons; par moment nous apercevons le rayon de lumière d'une lanterne. A l'entrée de la Puerta del Sol, par la rue de l'Arenal, nous entendons une voix dans l'obscurité, demandant le mot de passe. Baldris le donne et nous poursuivons notre route. La Puerta del Sol est presque infranchissable. On ne peut passer ni par la rue de Alcalá, ni par la chaussée de San Jerónimo. Ils ont lancé des bombes de deux cent cinquante kilos.

C'est une belle nuit, nous dit Baldris. Les avions ne tarderont pas à revenir. Tu verras l'effet que produit le bombardement de nuit. Il y a beaucoup de militaires qui demeurent impassibles devant les combats du front et qui disent que cela est bien pire. Tu vas voir bientôt.